

# ANTIRESSE

N° 264 | 20.12.2020

**Psychose,  
mode d'emploi**

**Temps brisé**

**In memoriam:**

**John**

**Le Carré**



Observe • Analyse • Intervient



BELGRADE QUASI-DÉSÉRTE DANS LA PÉNOMBRE DE L'ÉCLIPSE, 11.8.1999. PHOTOGRAPHIE SLOBODAN DESPOT.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Psychose, mode d'emploi (bases psychiques de la covidéologie)

L'ANNÉE 2020, JE L'AI DÉJÀ VÉCUE. EN UNE SEULE JOURNÉE. C'ÉTAIT LE 11 AOÛT 1999. L'ÉCLIPSE DU SOLEIL, CE JOUR-LÀ, PRÉFIGURAIT L'ÉCLIPSE DE LA RAISON QUI FRAPPERAIT LA TERRE ENTIÈRE VINGT ANS PLUS TARD.

Certains s'en souviendront peut-être: le 11 août 1999, vers midi, le soleil a totalement disparu. Une éclipse totale est une date rare dans le calendrier astronomique. La suivante sera visible d'Europe le 12 août 2026.

J'ai mentionné l'événement sur le mode plaisant aux «Beaux parleurs» le 6 décembre. On imagine l'épouvante des populations primitives devant de tels cataclysmes célestes — et l'usage que les mages du pouvoir pouvaient en faire (le pouvoir, jusqu'à

nos jours, ayant *toujours* partie liée avec la magie). On en a une illustration inoubliable dans les aventures de Tintin (*Le Temple du Soleil*). J'en ai fait une expérience personnelle ce jour-là, sans me douter de ce qu'elle m'apprendrait sur la psychologie collective de l'humanité au XXI<sup>e</sup> siècle.

**LE DANGER IMAGINAIRE PLUS EFFRAYANT QUE LES BOMBES**

Ce 11 août, nous nous trouvons à Belgrade, au siège de l'Association

des éditeurs de Serbie, sis sur le boulevard Kneza Miloša, d'ordinaire l'une des artères les plus encombrées et les plus polluées d'Europe. La ville entière s'était tapie dans l'attente de la «nuit en plein jour», et la circulation était très raréfiée. Lorsque j'ai annoncé à nos hôtes que je voulais montrer l'éclipse à ma fille de quatre ans, on m'a traité de fou et d'irresponsable. Les secrétaires de l'Association ont même essayé de retenir de force la gamine. Depuis des jours, les médias mettaient en garde contre les effets possibles des rayonnements «invisibles» durant l'éclipse et recommandaient de rester à couvert. Les rares personnes qui marchaient dans la rue portaient presque toutes des lunettes noires. J'avais beau expliquer à mon entourage que c'était une psychose locale, une séquelle du traumatisme de la guerre, rien n'y faisait. Alors que l'Europe entière était de sortie pour observer le grand événement, Belgrade se terrait derrière ses volets fermés. La guerre contre l'OTAN venait de se terminer deux mois plus tôt, le 12 juin. Pendant 78 jours, cette même ville avait subi les bombardements quotidiens d'une armada qui l'attaquait dans un rapport de forces écrasant. Le sang-froid et l'humour de la population avaient étonné le monde et mis à mal les chefs de guerre occidentaux. Chaque jour, les Belgradois se relayaient sur leurs ponts pour éviter qu'ils ne soient détruits comme ceux de Novi Sad, la deuxième ville du pays. Ils se savaient «cibles légitimes». Pour un mort mili-

taire, on compterait 50 morts civils. Or, lorsque les cousins de l'étranger — comme nous — les appelaient, les Belgradois s'employaient à les rassurer! Pour évacuer le stress, ils avaient développé des stratégies de décompression. Qui consistaient, en gros, à *ignorer* le danger (comme à Londres sous les V2, du reste). Les cafés et les discothèques n'avaient jamais fermé. Une imprimerie avec laquelle nous travaillions, située dans les sous-sols du ministère de la défense, avait été secouée à cinq reprises par les missiles de croisière, mais n'avait pas fermé un seul jour. Des accords furent signés en juin et la Serbie sortit tête haute de sa guerre contre les dix-huit membres de l'OTAN... pour se cacher sous terre face à une bénigne éclipse en août! Durant cette épreuve angoissante où l'ennemi demeurait hors d'atteinte, les médias avaient joué un rôle clef dans le maintien des forces morales et de la cohésion nationale. Raison pour laquelle l'OTAN avait directement ciblé les journalistes au mépris de toutes les lois et conventions (et dans le silence complice des «confrères» occidentaux). Seize collaborateurs de la TV nationale furent tués dans la destruction délibérée de ses studios le 23 avril 1999. Ce contexte particulier permet de comprendre le black-out mental du 11 août. Sortant d'une période d'hyperactivité grisante, les médias étaient en peine de se trouver un sujet aussi «chaud». Le phénomène astronomique tombait à pic, d'autant plus que la guerre s'était accompagnée d'événements naturels

bizarres comme des tremblements de terre et des inondations que certains avaient beau jeu d'imputer aux «armes climatiques» des Américains. Les médias s'étaient lancés dans une surenchère de «prévention». Personne, pas même les militaires, n'osait enrayer la spirale de la psychose à l'approche de l'obscurcissement. Et c'est ainsi que, le 11 août 1999 à midi, la petite famille Despot se trouva parmi les rares passants dans tout Belgrade à oser lever les yeux au ciel...

### PANIQUE DE RIGUEUR

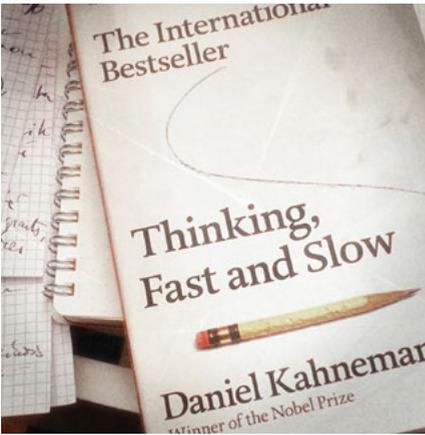
Quel rapport entre cette anecdote du siècle dernier et l'ère du Coronavirus?

Tout au début de la pandémie, j'ai été inclus dans des réseaux d'échange d'informations impliquant des cadres de sociétés multinationales. Assez rapidement, j'ai fini par survoler d'un œil distrait les messages: on ne faisait que relayer les nouvelles médiatiques les plus alarmantes sans jamais les mettre en doute ni les contrebalancer par des analyses indépendantes. Le même conformisme régnait dans les revues et plateformes spécialisées dans la technologie ou le business. La seule option agréée était celle du «*all out panic*». Panique intégrale! Nous étions confrontés à la nouvelle peste bubonique, toute contestation de cette vérité vous attirait des regards soupçonneux (et des étiquettes infamantes). Des dysfonctionnements graves de la communication scientifique, comme

les erreurs de modélisation désastreuses de Nigel Ferguson et de l'Imperial College, ou les études bidon publiées dans le *Lancet* ou le *New England Journal of Medicine*, étaient parfois mentionnés avec un smiley dubitatif, mais jamais on ne prenait la peine de tirer les conclusions qui s'imposaient. A la différence des humanistes sceptiques et du public ordinaire (lorsqu'il avait accès à ces informations), les technocrates n'ont jamais été affectés par ces démentis de leur vision catastrophiste et ultra-sécuritaire. Les gardiens de la raison gestionnaire n'ont pas fait barrage à l'hallucination collective, ils en étaient des relais passifs ou actifs.

«Qu'ont-ils fait de leur esprit critique?» me suis-je demandé, me rappelant que le *critical thinking* est l'une des disciplines de base dans les grandes écoles de management où tous ces apparatchiks passent leur MBA.

J'ai eu l'occasion d'étudier de près le programme d'une des écoles de business les plus prestigieuses au monde. On s'y targuait d'apprendre aux étudiants — qui étaient déjà des professionnels actifs à des postes de responsabilité —, à «penser par leur propre tête». L'accent mis sur cette discipline m'a laissé pensif. *Parce qu'ils ne l'ont jamais appris avant?* A voir la réaction façon «banc de poissons» de la technocratie corporative au printemps 2020, je me suis demandé si cette composante de leur formation signifiait quelque chose. J'ai donc rouvert leurs livres de classe.



### LA DISPONIBILITÉ MENTALE, PORTE D'ENTRÉE DE LA MANIPULATION

Parmi ceux-ci, les travaux du prix Nobel Daniel Kahneman occupent une place... pontificale. Sa théorie des deux vitesses de la pensée (*Système 1*: l'intuitive, fulgurante et peu fiable; *Système 2*: la rationnelle, lente et minutieuse) est un incontournable dans la formation de l'élite dirigeante de la technosociété. Il enseigne à se méfier de son intuition, prendre du recul et passer ses réflexes au crible d'une analyse posée et méthodique. *Penser lentement, décider rapidement!*

Or, c'est dans le livre même où cette théorie axiale est exprimée que j'ai trouvé la meilleure clef de compréhension, à ce jour, de la psychose délirante où nous vivons. Dans *Thinking, Fast and Slow*(1), Kahneman s'attache à débusquer des «biais cognitifs» surprenants dans les raisonnements courants, même chez les gens formés et payés pour réfléchir. Au 12e chapitre, il s'attarde sur la «science de la disponibilité» en se

référant aux travaux de son collègue Paul Slovic, de l'Institut de recherche d'Eugene, dans l'Oregon. Slovic et son équipe avaient montré que notre démarche heuristique (acquisition de connaissances) était bien davantage influencée par la *disponibilité* des éléments d'information que par leur fiabilité ou leur véracité — la paresse mentale étant l'un des paramètres essentiels de l'esprit humain. Lorsqu'on demande aux sujets du groupe A de se rappeler *six* moments où ils ont agi de manière affirmative, et à ceux du groupe B de se rappeler *douze* moments pareils, les sujets du groupe A se considèrent en fin de compte plus sûrs d'eux-mêmes que ceux du groupe B, qui ont dû fournir un plus grand effort pour répondre aux critères. Ceci, alors même que le sujet du groupe B, en principe, est *objectivement* plus sûr de lui. La *fluency* (aisance d'accès) des informations est l'élément clef de la construction des certitudes ordinaires. On le voit d'ici: nous tenons là la porte d'entrée de la propagande de masse («un mensonge répété cent fois devient une vérité»).

### LA CASCADE HALLUCINATOIRE

Mais le mécanisme qui nous intéresse est décrit au chapitre suivant, «Disponibilité, émotion et risque». On y fait intervenir un facteur nouveau: celui de la médiatisation. Ainsi, dans la population générale, les opinions quant à la fréquence des causes de mortalité apparaissent directement liées à la couverture médiatique. («*Les crises cardiaques causent*

presque deux fois plus de morts que tous les accidents cumulés, mais 80% des répondants jugent la mort par accident plus probable.» Dans l'examen de l'interaction public-médias, deux autres psychologues, Cass Sunstein et Timur Kuran, ont forgé le concept de *cascade de disponibilité*. Il s'agit d'«une suite d'événements qui font boule de neige», comme dans la surenchère *astronomique* des médias serbes lors de l'éclipse d'août 1999. Cette cascade, explique Kahneman (p. 142), peut être déclenchée par l'exploitation médiatique d'un sujet «relativement anodin» et entraîner, en fin de compte «la panique du public et une intervention musclée de l'Etat».

Sujet relativement anodin? Kahneman cite des cas de pollution locale qui deviennent des motifs d'inquiétude nationale, ou d'infimes risques d'empoisonnement aux pesticides qui ont pratiquement tué aux USA la vente des pommes, devenues «cancérogènes». Mieux encore:

le *dégât concret* n'est pas nécessaire. Un *risque* suffit.

«Dans certains cas, la couverture médiatique d'un risque captive un segment du public, qui devient alors agité et inquiet. Cette réaction émotionnelle devient ensuite un sujet en soi, qui sera à son tour abordé par les médias.»

Observons bien: nous n'en sommes plus au stade du *dégât concret*, ni même du *risque* qu'il survienne. Nous en sommes à gérer la *réaction du public au risque* d'un mal qui n'a pas encore pointé le bout de son nez, soit à deux stades d'abstraction au-dessus du fait en soi! Résultat?

«L'inquiétude ne fait que décupler et les esprits s'échauffent encore davantage. Parfois, le cercle vicieux est même délibérément créé par des "agents de disponibilité", ces personnes ou ces organisations qui veillent à la circulation ininterrompue de nouvelles inquiétantes. Le risque est de plus en plus exagéré au fur et à mesure que les médias

prompting additional coverage in the media, which in turn produces greater concern and involvement. The cycle is sometimes sped along deliberately by "availability entrepreneurs," individuals or organizations who work to ensure a continuous flow of worrying news. The danger is increasingly exaggerated as the media compete for attention-grabbing headlines. Scientists and others who try to dampen the increasing fear and revulsion attract little attention, most of it hostile: anyone who claims that the danger is overstated is suspected of association with a "heinous cover-up." The issue becomes politically important because it is on everyone's mind, and the response of the political system is guided by the intensity of public sentiment. The availability cascade has now reset priorities. Other risks, and other ways that resources could be applied for the public good, all have faded into the background.

se disputent l'attention du public au moyen de titres accrocheurs.»

Des *agents de disponibilité*? Des semeurs de panique délibérés? N'allons pas convoquer les ténèbres du complot. Nous suffisent les médias qui nous lavent le cerveau du matin au soir en agitant le spectre du *risque* et le confondant avec le danger lui-même. Dans le cas du Covid, on l'a entendu mille fois: *certes, ce n'est pas la peste, mais elle est pour demain si...* (Et d'avancer des modélisations bidon à l'appui, *toujours catastrophistes*.)<sup>(2)</sup> Couronnement de la manœuvre: la psychose se mue en dogme et développe son idéologie propre. S'ensuit nécessairement la purge des hérétiques:

Le discours des scientifiques et de ceux qui tentent de dissiper les craintes et la révolusio n grandissante suscite peu d'intérêt, mais beaucoup d'hostilité: quiconque ose affirmer que le risque est surévalué est soupçonné d'être affilié à un complot odieux.

En covidéologie, on voulu faire croire que le «discours des scientifiques» était, au contraire, unanime du côté des alarmistes. Puis, malgré la chape de plomb médiatique, il s'est avéré qu'un grand nombre de scientifiques de renom ne croyaient pas au récit imposé. On connaît le Dr Raoult en France, mais il en va de même en Allemagne (Sucharit Bhakdi, l'un des plus illustres microbiologistes mondiaux), aux USA (le prof. John Ioanidis de Stanford), en Grande-Bretagne (Dr John Lee), etc. Dans une construc-

tion idéologique, cela ne change rien à l'affaire. La Déclaration de Great Barrington, initiée en octobre par des médecins de Harvard, Stanford et Oxford, condamne la politique du confinement comme rétrograde et contreproductive. Elle a été signée par plus de 15'000 autorités médicales et scientifiques dans le monde. Pourtant, cela n'a pas plus influencé les politiques et leurs «experts» (souvent inconnus) que s'il s'était agi d'une pétition de collégiens. A contrario, des bureaucrates sans aucun crédit scientifique — voire les «modérateurs» anonymes de Twitter — sont autorisés à juger et censurer le travail de praticiens et de chercheurs chevronnés. «Un argument d'autorité» qui, selon le Dr Raoult, n'a été vu «que dans les situations de fascisme ou chez Ceausescu... c'est spectaculaire!» On en arrive ainsi à classer parmi les complotistes aussi bien les cliqueurs nocturnes survoltés que des sommités de la science. Tous sont logés à la même enseigne. Seuls sont «compétents» pour gérer la crise les technocrates et leurs «experts» cooptés sur des critères incertains (parmi lesquels leur proximité avec l'industrie pharmaceutique se profile tout de même comme une constante). Les dissonants sont discrédités et bâillonnés à la hâte, arbitrairement, sans argument de fond (comme le Dr Perronne vient d'en faire l'expérience). Et personne, pas même les pachas et les vizirs du système, n'est à l'abri de la purge.<sup>(3)</sup>

## EXPERTOCRATIE, LA COURSE À LA RUINE

Enfin, nous arrivons à l'apothéose. Partant d'un «sujet relativement anodin», on crée une hypnose collective qui occupe désormais tout l'horizon mental de la société.

«La cascade de disponibilité a remis à zéro les priorités. Les autres risques et les autres manières de distribuer les ressources publiques sont passés à l'arrière-plan.»

C'est pourquoi, entre autres choses, les mises en garde sur les dégâts collatéraux de la «guerre» à la pandémie, économiques, psychologiques ou sanitaires, restent lettre morte. Même les nouveaux risques directement induits par la covidéologie disparaissent du champ de vision. Les hôpitaux ferment tous leurs services «cause Covid», quitte à rester déserts. Les patients ne sont plus pris en charge, les opérations urgentes sont renvoyées *ad æternam*(4). Les sociétés les plus médicalisées au monde laissent leurs malades au bord du chemin. Le monde occidental, en particulier, est devenu un château de la *Belle au Bois dormant*. Les responsables politiques dépassés laissent la barre à des *experts* psychorigides à la voix métallique qui semblent tout droit sortis des laboratoires de la biorobotique. Des chiffres sont invoqués comme des formules magiques. Là encore, Kahneman, ou plutôt son collègue Slovic, nous avait prévenus: face au risque, les experts sont généralement moins bien armés que le commun de la population.

«Il souligne que les experts mesurent souvent les risques par le nombre de vies (ou d'années de vie) perdues, tandis que le public trace des distinctions plus subtiles, par exemple entre les “bonnes” et les “mauvaises” morts... Ces distinctions légitimes sont souvent ignorées dans la statistique qui ne tient compte que des cas. Slovic en déduit que le public a une conception plus affinée du risque que les experts. Il conteste donc fortement l'idée que les experts doivent diriger, ou que leurs opinions doivent être acceptées sans conteste lorsqu'elles entrent en conflit avec les opinions et les souhaits des autres citoyens.» (p. 140)

## D'ÉCLIPSE EN ÉCLIPSE

Comme en cet étrange 11 août 1999, j'ai été frappé tout au long de l'année 2020 par le silence aligné — honneur aux exceptions — des «sachants» sur la dérive psychotique qui s'amplifiait sous leurs yeux. Personne n'avait donc lu Kahneman, en particulier cette page 142 de son livre qui nous donne en trente lignes le scénario complet? L'auteur lui-même avait anticipé cet aveuglement en observant, non sans ironie, que la tendance à l'auto-illusion des individus s'aggravait à proportion de leur puissance, réelle ou perçue (p. 135). Les chefs, selon lui, ont plus tendance à «suivre le troupeau» que les subalternes, alors qu'on s'attendrait plutôt au contraire. (Molière et Gogol, eux, avaient bien compris et illustré ce paradoxe.) Les cadres supérieurs de la société occidentale avancée sont-ils enflés et stupides

à ce point? J'ai souvent été tenté de répondre «oui». Mais je leur laisse une porte de sortie qui est encore pire. Peut-être savent-ils parfaitement tout ce que je viens de décrire — après tout, cela vient de *leurs* livres de classe — et se taisent. Si la pandémie de 2020 a profité à une caste, c'est bien celle des multinationales et de la haute administration. Qui, dans la dystopie communiste qu'on nous prépare, ne seront qu'une seule et même nomenklatura. Mais ceci mérite un chapitre à part.

— — —

#### POST-SCRIPTUM

Le Covid-19 n'est pas certes pas une maladie anodine, mais l'autodestruction sociétale qu'on lui *soumet en offrande* est totalement hors de proportion. Ce qui est intéressant à remarquer, c'est que la cascade de disponibilité ne peut être enclenchée qu'à partir d'une cause mineure. Comme lors de l'éclipse à Belgrade, la surréaction est un indice de la bénignité de la cause: un danger réel aurait été géré avec réalisme. On a vu, notamment dans *L'Incident*, le livre de Nicolas Lévine sur le début de la crise, le flottement désinvolte des gouvernements et des médias se focaliser en vent de panique à jet continu à partir de la mi-mars, essentiellement à cause

d'une *modélisation* catastrophiste (et non à cause de l'impact concret de la maladie). Aujourd'hui encore, dans la plupart des pays, la population n'aurait pas connaissance d'une épidémie *démesurément* plus grave que la grippe si le système médiatique (médias + gouvernement + experts) ne l'en persuadait quotidiennement. Avec un narratif serein, on aurait pu gérer cette épidémie comme les précédentes sans instaurer la dictature sanitaire.

#### NOTES

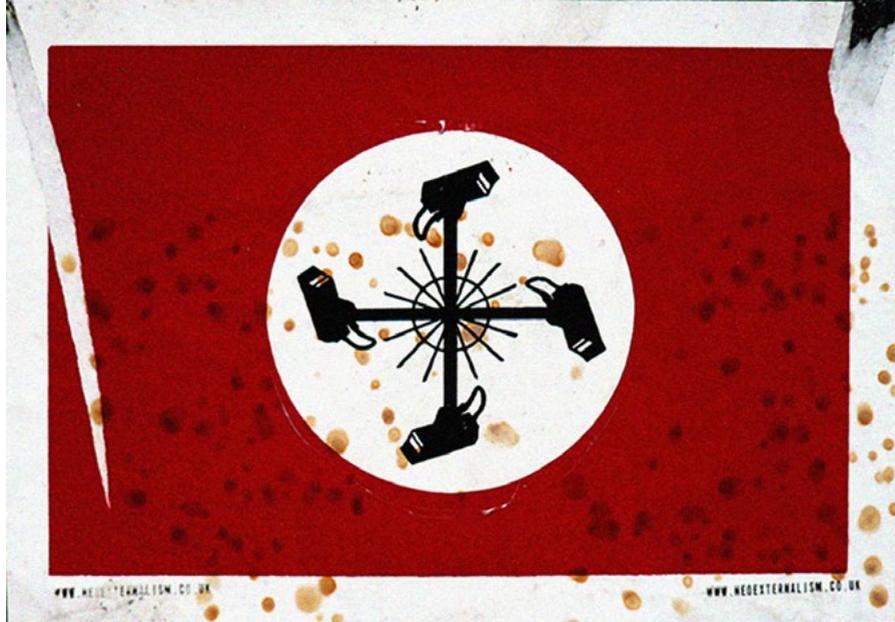
1. Traduit en français par *Système 1./Système 2. Les deux vitesses de la pensée* (éd. Flammarion). J'utilise pour ma part la version originale de Penguin, 2011.
2. Tenant compte du fait que la Fondation Bill & Melinda Gates a investi plus de 250 millions de dollars dans des dizaines de médias, et vu la concordance de leurs tendances avec les projections de Gates, on peut tout de même qualifier ces médias d'agents de disponibilité délibérés. Voir «*Conspirationnisme officiel contre conspirationnisme sauvage*», AP247, 23/08/2020.
3. Comme on l'a vu à Moscou en 1934.
4. Il serait utile d'estimer dans quelle mesure le pic de mortalité de l'automne 2020 dans nos pays est induit par l'incurie et la désorganisation «cause covid» des systèmes de santé. Personne n'y songe, évidemment.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)



ENFUMAGES par Eric Werner

## Vivre dans un temps brisé, 4

**N**OUS POURSUIVONS NOTRE RÉFLEXION SUR LES CHANGEMENTS ET RUPTURES INTERVENUS DEPUIS 1989. L'ANNÉE 1989 EST CELLE DE LA CHUTE DU MUR DE BERLIN, ET PAR LÀ MÊME AUSSI LA DERNIÈRE DE LA GUERRE FROIDE. NOUS SOMMES AUJOURD'HUI EN 2020. QUE S'EST-IL PASSÉ ENTRETEMPS ?

Nous avons évoqué la semaine dernière quelques livres et essais des années 90: ceux de Martin Van Creveld, en particulier, mais aussi de Robert Kaplan et de H.-M. Enzensberger.

Tous se rejoignent pour dire que la fin de la guerre froide a certes été un événement majeur, mais que pour autant elle ne marque pas la fin de l'histoire, comme certains ont pu le penser. Les rêves de paix perpétuelle ne sont pas non plus près de se concrétiser. De nouvelles guerres sont prévisibles, mais différentes de celles d'autrefois. Martin Van

Creveld parle ainsi de «guerre de basse intensité», H. M. Enzensberger de «barbarie au quotidien». Dans le monde d'aujourd'hui, observe de son côté Robert Kaplan, «le véritable danger stratégique est l'anarchie criminelle».

Il n'y a pas en effet de délimitation stricte entre criminalité ordinaire et guerre. On passe au contraire très facilement (souvent même insensiblement) de la première à la seconde. Il y a un continuum. Mais on pourrait aussi dire que la criminalité est *en elle-même* déjà une forme de guerre. C'est la grande nouveauté.

*Vue de l'extérieur*, la criminalité n'a rien à voir avec la guerre, mais si l'on se place au point de vue des intéressés eux-mêmes, des acteurs sociaux, il en va différemment. Eux savent au contraire *très bien* qu'ils font la guerre. Il faut les prendre au sérieux. Robert Kaplan est même plus précis encore: le seul véritable «danger stratégique», à notre époque, est «l'anarchie criminelle». On ne peut donc pas se contenter de dire que la criminalité est une forme de guerre: c'est une forme de guerre, certes, mais en plus *la seule véritable*, la seule *véritablement dangereuse*. Ce constat n'a rien perdu aujourd'hui de sa pertinence.

Sauf qu'entretemps, nous l'avons dit, deux éléments sont venus quelque peu à brouiller les cartes: la menace terroriste, d'une part, l'État néoorwellien de l'autre. Mais quelque peu seulement.

#### ETATERRORISME S. A.

Relevons d'abord que ces deux éléments interagissent étroitement entre eux. La raison d'être première de l'État néoorwellien, c'est en effet la menace terroriste. Il importe de la combattre, et à cette fin on a créé l'État néoorwellien, avec tout un arsenal de lois plus ou moins adaptées: les lois antiterroristes, justement. Si cette menace n'existait pas, il n'y aurait pas non plus d'État néoorwellien. Mais l'interaction fonctionne dans les deux sens: s'il n'y avait pas l'État néoorwellien il n'y aurait pas non plus de menace terroriste. L'État néoorwellien dit qu'il combat le terro-

risme. Mais cette affirmation est sujette à caution. Si l'État néoorwellien voulait réellement combattre le terrorisme, il commencerait par prendre un certain nombre de mesures qu'il se refuse, justement, à prendre: un meilleur contrôle des frontières par exemple. Il ne les prend pas, et donc on est légitimement amené à se demander s'il veut réellement combattre le terrorisme. Évidemment non, il ne le combat pas.

Personne ne sait jusqu'où exactement va cette non-participation de l'État néoorwellien au combat contre le terrorisme. Pour le savoir il faudrait avoir accès aux archives des services spéciaux (s'il en existe). Et même ce n'est pas sûr (on peut les trier). Mais à quoi alors servent les lois antiterroristes? Il y a deux réponses possibles. D'abord, à sauvegarder les apparences: *voyez avec quel zèle nous combattons le terrorisme, quelle ardeur est la nôtre. Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour le faire, et c'est ce que nous faisons. Vous accepterez bien en contrepartie que nous complétions quelque peu encore l'arsenal existant. Oh, rien de très important, juste une ou deux lois de plus. Nous en avons réellement besoin pour combattre le terrorisme.* C'est une première réponse. Mais on pourrait aussi dire: l'État néoorwellien s'en sert pour combattre et mettre hors d'état de nuire ses propres ennemis ou adversaires. C'est à quoi d'abord elles servent. Les lois antiterroristes visent avant tout les opposants à l'État néoorwellien, ceux qui en dénoncent *l'hybris*,

la tendance à aller toujours plus loin dans les atteintes aux droits et libertés individuels. Ces deux réponses se complètent l'une l'autre. On vient d'évoquer les services spéciaux. Je ne pense pas personnellement qu'ils aient pour mission première, et même pour mission tout court, de combattre le terrorisme. Leur mission première est de combattre les opposants à l'État néoorwellien (en utilisant, il est vrai, les lois anti-terroristes: espionnage sur Internet, arrestations au petit matin, mise en examen pour «incitation à la haine», détention administrative, confiscation d'ordinateurs, etc.).

Revenons-en dès lors à la «barbarie au quotidien». En un certain sens, le terrorisme n'est qu'une simple extension de la «barbarie au quotidien». Mais on pourrait aussi dire qu'il l'occulte, fonctionne comme écran protecteur. Ces jours derniers, une vidéo a circulé sur l'Internet, elle montre une scène de pillage dans un magasin de vêtements à Paris. De telles scènes sont aujourd'hui courantes, personne ne s'en émeut. Les deux vendeurs sont là debout, il y a en plus, semble-t-il, un agent de sécurité. Les trois assistent passivement au pillage de leur magasin, ils ont l'air très détendu. Ils pourraient bien sûr intervenir, mais ils savent que s'ils le faisaient, ils en payeraient aussitôt le prix. Ils seraient mis en garde à vue, avant qu'une enquête ne soit ouverte à leur encontre, enquête pour violence aggravée en réunion, le cas échéant, même, «discrimination» (et là cela peut aller très loin).

Autant dès lors se tenir tranquille, et c'est ce qu'ils font.

Cette scène dure un peu plus d'une minute, elle résume mieux que ne pourraient le faire de longs discours l'état de choses actuel en France.

### UN SAUT QUALITATIF

Et maintenant cette pandémie. Il y a différentes manières de l'interpréter, mais elle aussi, tout comme le terrorisme, fonctionne comme écran protecteur. Pendant qu'on parle de ça, on ne parle pas du reste. Et d'un. L'État néoorwellien en prend par ailleurs prétexte pour élargir un peu plus encore ses prérogatives dans tous les domaines, interdisant par exemple aux individus de sortir de chez eux sans autorisation (le rêve de l'État depuis toujours). Il les soumet par ailleurs à toutes sortes de contraintes: contraintes dont la moindre n'est assurément pas le traçage électronique. Et de deux. D'une certaine manière, on est ici dans la continuité. Ces nouvelles lois s'inscrivent dans le droit fil des lois antiterroristes, elles en marquent même le parachèvement. Mais on accède en même temps à une autre dimension du totalitarisme. Ainsi voit-on l'État néoorwellien profiter de la situation actuelle et des bouleversements qu'elle induit pour tester à grande échelle des systèmes de reconnaissance faciale, systèmes destinés à lire dans la pensée des gens et par là même à effacer tout vestige de vie et de sphère privées: ce que sont la pensée personnelle et les émotions qui l'accompagnent.

Et donc le contrôle social devient réellement ici total. On décrit ici ce qui se passe aujourd'hui en Suisse (cf. «Vincent Held: une médecine numérique au service de la rééducation de masse», AP263, 13/12/2020).

Et donc, effectivement, il se produit ici un saut qualitatif. Un autre monde apparaît, l'expression n'est pas usurpée. Mais l'ancien monde ne disparaît pas pour autant. Il subsiste et même prospère en arrière-plan, oui prospère, dans la mesure même, justement, où personne n'y prête trop attention. Sur le devant de la scène, l'État néoorwellien mène la danse. Les gens se taisent et se terrent. Du matin au soir et du soir au matin, les médias néoorwelliens dénoncent les «complotistes», ces irresponsables qui eux-mêmes, bien sûr, comptent à qui mieux mieux: ces demi-fous, en fait: sous-entendu, qu'attend-on pour prendre à leur rencontre une mesure d'internement? Qu'à cela ne tienne. Un participant au récent film *Hold Up*, professeur de faculté, vient ainsi de recevoir la visite de policiers spécialisés. Ils l'ont aussitôt interné en asile psychiatrique (cf. «Hold-Up, la part infalsifiable», AP259, 15/11/2020). Son ordinateur a bien sûr aussi été saisi.(1)

C'est ce qui se passe sur le devant de la scène. Mais en arrière-plan la vie continue: vols, viols, déprédations au quotidien, quelques coups de couteaux aussi parfois. Mais on y est maintenant habitué. Et surtout ces grands sujets de discussion: l'État autorisera-t-il ou non la réouverture des discothèques? Des pistes de skis? Aurons-nous le droit de nous réunir à six le soir de Noël (et non à cinq seulement)? Etc.

#### NOTE

1. D'une manière générale, dès qu'un mot un peu plus élevé que l'autre se fait entendre, la justice se met en branle, comme, cette semaine encore, une universitaire, en France, a pu en faire l'expérience. Elle avait dit dans un de ses cours que l'islam ignorait la liberté de conscience (ce qui bien sûr est faux, tout le monde le sait). Une enquête a aussitôt été ouverte à son encontre.

#### FILMOGRAPHIE

- *Hold-up*, film de Pierre Barnérias (2020).

#### BIBLIOGRAPHIE

- Eric Postaire, *Les épidémies au XXI<sup>e</sup> siècle*, L'Age d'Homme, 1997.
- Naomi Klein, *La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*, Leméac/Actes Sud, 2008.



Passager clandestin

## In memoriam: John le Carré, l'espion de la nature humaine

**L'**IMMENSE JOHN LE CARRÉ, L'AUTEUR DE *L'ESPION QUI VENAIT DU FROID*, EST MORT LE 12 DÉCEMBRE DERNIER. SRDJA TRIFKOVIĆ, EXPERT EN AFFAIRES INTERNATIONALES, A SOUVENT ÉTÉ CONFRONTÉ AU MONDE DE L'ESPIONNAGE ET DU RENSEIGNEMENT. SON HOMMAGE AU GRAND ROMANCIER ISSU DE LA «MAISON» EST D'AUTANT MIEUX... RENSEIGNÉ.

L'homme dont les livres ont redéfini le genre du roman d'espionnage, David John Moore Cornwell, est mort d'une pneumonie le 12 décembre à l'âge de 89 ans. Auteur de constructions aussi complexes que *La Taupe*, *Comme un collégien* et *Les Gens de Smiley*, Cornwell était mieux connu sous son nom de plume de John Le Carré, et traitait souvent dans ses écrits des questions intemporelles

de la loyauté et de la trahison, de la passion et de la mort.

Le Carré a créé George Smiley, un analyste du renseignement solitaire, complexe et tourmenté, comme une antithèse du flamboyant James Bond. Représenté à l'écran de façon magistrale par Sir Alec Guinness, Smiley est enclin à des excursions académiques dans le mystère du comportement humain, discipliné par l'ap-

plication pratique de ses propres déductions». Le digne adversaire de Smiley est un maître de l'espionnage soviétique appelé «Karla».

Les romans d'espionnage de Le Carré sont le produit d'une connaissance de première main de l'espionnage, puisque le Carré a travaillé à la fois pour le Service de sécurité (MI5) à Londres, et pour le Service de renseignements secrets (MI6, alias «de Cirque») lorsqu'il était en poste en Allemagne au plus fort de la guerre froide. «J'ai des souvenirs tellement contradictoires de mon ancien service — en fait des deux services — et des émotions tellement opposées que je suis perpétuellement incapable de savoir ce que je pense vraiment», a-t-il déclaré un jour à un journaliste de la BBC.

L'expérience intime de la trahison a également influencé ses romans, puisque sa mère l'a abandonné lorsqu'il avait cinq ans. Il ne l'a revue qu'à l'âge de 21 ans. Entre-temps, la relation de Le Carré avec son père, qu'il a dépeint dans son roman de 1986, *Un pur espion*, est difficile. «Ronnie Cornwell était un escroc charmant mais téméraire, toujours endetté et vivant en marge de la loi. Une fois emprisonné pour fraude à l'assurance, il a été associé aux célèbres jumeaux Kray, les criminels les plus en vue de Londres dans les années 1950. Presque tout ce qu'il faisait avait un côté conspirateur», se souviendra le Carré des années plus tard. «Il y a une corrélation, je suppose, entre la vie secrète de mon

père et la vie secrète dans laquelle je suis entré à un âge de formation. »

Cette vie secrète a pris fin brusquement en 1964, lorsque la couverture de Cornwell fut soufflée par Kim Philby après la défection de ce dernier à Moscou. Sous son nom de plume de John Le Carré, il se tourne vers l'écriture, acquérant gloire et fortune avec son best-seller *The Spy Who Came in from the Cold* (*L'Espion qui venait du froid*). Ce premier chef-d'œuvre pose au lecteur des questions d'ambivalence morale, de faillibilité humaine et de sens de la vie profondément tragique, ce qui est tout à fait inhabituel pour un «roman d'espionnage». Il nous laisse avec l'inconfortable conclusion que l'espionnage, le deuxième métier le plus ancien, partage certaines valeurs de base avec le premier: la tromperie et la duplicité. Les deux font appel à des talents similaires, et les meilleurs espions, comme les prostituées de luxe, peuvent jouir d'une aura de glamour teintée de danger. Chez certains types de tempérament, l'espionnage suscite une excitation quelque peu perverse, mais le Carré savait qu'il n'y avait rien de particulièrement noble ou honorable dans ce métier.

Le Carré était un écrivain typiquement anglais dont le début de carrière a coïncidé avec le démasquage de véritables agents soviétiques formés à Cambridge, occupant des postes de haut niveau dans le service diplomatique et même dans l'establishment artistique. Comme l'a noté Rebecca West dans *The New Meaning of*

*Treason*, pendant la Seconde Guerre mondiale, divers collaborateurs nazis, tels que William Joyce («Lord Haw-Haw»), étaient des ennemis déclarés de la démocratie occidentale.

Les traîtres communistes, en revanche, étaient soutenus par la haine de soi déguisée en idéologie marxiste. En Grande-Bretagne, ils s'en sont donnés à cœur joie dès la fin des années 1930, laissant derrière eux une trace putride qui s'étend sur quatre décennies. Leur milieu social élevé et leur statut de privilégiés — comme on les voit chez Anthony Blunt, l'un des «cing de Cambridge» ralliés à l'URSS — couplé à leur accès aux informations et au personnel stratégiques (Philby), les rendaient doublement dangereux.

Les personnages de Le Carré laissent entendre que la nature intrinsèquement corrompue du «jeu» servait de microcosme auto-justificateur pour la société dans son ensemble: manipulation, matérialisme, stérilité. «J'ai toujours eu un effroyable mépris pour les dilemmes complaisants de l'homme occidental aisé», a-t-il dit un jour, «par rapport à l'expérience de l'enfer véritable, de

ces gens qui ont passé vingt ans au bagne pour des raisons presque insaisissables». Beaucoup de ses personnages vivent dans un enfer qu'ils ont eux-mêmes créé, un univers marqué par la tromperie, la lassitude et le désespoir.

Dans sa critique d'*Un pur espion*, feu le romancier anglais Anthony Burgess notait que «le talent de Le Carré implore qu'on l'emploie dans la création d'un vrai roman». C'était la voix hautaine de la Haute Culture déniaut au roman d'espionnage le statut de «littérature», et c'était tout à fait faux. Tout comme Charles Dickens avec ses romans-feuilletons à un penny dans les années 1840, John le Carré a réussi à transformer un genre populaire en art de haute volée.

- Srdja Trifković est essayiste, géopolitologue et rédacteur «affaires internationales» du magazine américain *Chronicles*. Il est notamment l'auteur de *The Sword of the Prophet*. Texte original sur *Chronicles Magazine*. Traduit de l'anglais par Slobodan Despot.
- Photo: John Le Carré à l'Ambassade d'Allemagne à Londres CC BY 2.0.

## TURBULENCES

### **VACCINS • Les responsables cèdent volontiers leur tour**

Le président Poutine, qui aurait fait vacciner sa propre fille (mais certains en doutent), a promis en septembre de se faire lui-même piquer avant sa visite à Séoul. Puis, le 24 novembre, son porte-parole Peskov a expliqué qu'il aurait bien aimé, mais que, voilà: «Simplement, en tant que chef d'État, il ne peut pas participer en tant que volontaire - c'est impossible.» Pourquoi c'est impossible? La question reste sans réponse.

Peut-être pour éviter de donner l'impression qu'on se sert de passe-droits, comme l'a expliqué Bruno Le Maire au nom des ministres français, qui pour une fois se retiennent pudiquement d'abuser de leurs privilèges.

C'est que, n'est-ce pas, tous les Français font la queue devant les hôpitaux pour recevoir leur piqûre, les doses sont limitées, et le détournement d'une trentaine de doses en faveur du gouvernement susciterait sans doute un véritable scandale! On n'est pas des Américains vulgaires, comme dit M. Le Maire, «cela peut se faire discrètement». C'est bien connu, la génération Macron® n'est que candeur et vertu.

Et chez les Britanniques? Le 2 décembre dernier, le vibronnant Boris Johnson annonçait qu'il pourrait se faire vacciner en direct à la TV pour «booster la confiance du public britannique.» Depuis, plus de nouvelles. Le Premier ministre a sans doute été trop accaparé par les turbulences du Brexit. Le moment serait certes mal venu pour un *Borisexit*.

Si les politiciens se font timides, peut-être les patrons de la pharma pourraient-ils donner le coup d'envoi? Le patron de Pfizer cède volontiers son tour:

Le PDG de Pfizer, Albert Bourla, n'a pas

encore reçu le vaccin COVID-19 que sa société a développé en collaboration avec BioNTech — et il a déclaré lundi à CNBC que les dirigeants de Pfizer attendront leur tour pour se faire vacciner. «Dès que je le pourrai, je le ferai», a-t-il déclaré. Mais il a ajouté qu'il ne voulait pas que les dirigeants «passent devant les autres» et donnent le mauvais exemple.

Ah oui! Toujours le mauvais exemple! Quelle soudaine pandémie de vertu chez les apparatchiks! Albert Bourla n'en semblait pas encore atteint lorsqu'il a vendu ses actions de sa propre boîte le jour même de l'annonce de son vaccin, engrangeant 5,5 millions de dollars au cours le plus haut. (Encore un signal rassurant pour le public, ça: le patron qui se déteste de ses billes au moment où il lance un produit miracle... M. Bourla aurait-il été influencé par le naufrage Remdesivir?)

Et le personnel traitant, au moins? Eh bien non. Dans les centres hospitaliers aux USA, une grosse fraction des employés refusent de servir de «cobayes».

Pour finir quand même par la Russie, un témoignage personnel nous rapporte ceci le 18 décembre:

«Une amie de ma femme, docteur à l'hôpital de M\*\*\*, ne veut pas se faire vacciner. La direction lui dit que c'est obligatoire si l'on n'a pas eu le COVID. Du coup ça fait 15 jours qu'elle se balade dans la zone rouge des malades du COVID pour le choper. Et bien... elle n'y arrive pas le virus horribilis hyper contagieux ne veut pas d'elle.»

Avec d'aussi héroïques chefs de guerre, la charge de la cavalerie vaccinale n'est pas gagnée d'avance!

### **LISEZ-MOI ÇA! • «Les Fiancés» de Manzoni**

**Ce qu'il apporte.** Le titre, le nom de l'auteur (contemporain de Stendhal),

l'épaisseur du livre... Si on se trouvait à fureter chez un bouquiniste, on aurait envie de se plonger dans ce roman. Sans connaître son existence. Il y est question de longues fiançailles entre Lucia et Renzo, car leur mariage est compromis par le caprice d'un abus de pouvoir. De cette contrariété naît un enchaînement d'aventures pour tous les personnages, dans un style de cape et d'épée, mais sans abus des cascades gratuites. L'action se déroule au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans un Milanais beaucoup moins léger que celui de la *Chartreuse de Parme*. L'époque est rude, les esprits et les corps soumis à des nécessités immédiates, impérieuses qui poussent à des actions définitives. Ces fiançailles sont un prétexte pour décrire les actes de personnages qui sont «principaux» chacun leur tour. Les fiancés ne sont pas plus intéressants que les autres: grands seigneurs, saint évêque, paysans, curé couard, Dame tourmentée, tous font l'objet d'investigations sérieuses de la part de Manzoni: il sonde leurs âmes de chrétiens. Il ne s'agit pas d'un roman édifiant pour autant, mais Manzoni ne badine pas avec la conscience! Ce qui n'empêche pas un ton parfois picaresque qui ramène certains à leur condition... physique, tragique et comique. D'autant que la peste, la vraie, l'authentique, sévit, tue et bouleverse les destins.

**Ce qu'il en reste.** Pour l'ambiance, on est plus proche de Walter Scott que d'Alexandre Dumas. Il y a Dieu et diable. Chacun choisit son camp en connaissance de cause. Ce qui ne signifie pas que les protagonistes soient trop typés et caricaturaux. Mais le préalable, c'est que rien n'est au-dessus de l'honneur et du salut de l'âme. On se demande si ces préoccupations pourtant essentielles ne sont pas inaccessibles aux victimes du confort contemporain... rendant nos virus assez mesquins, et petits joueurs, finalement.

**A qui l'administrer?** Comme tous les

bons livres, il ne ressemble à aucun autre; il est à lire ou à relire avec profit, et nous immerge pour quelques centaines de pages dans un «ailleurs» qui nous renvoie à nous-mêmes. Très facile à trouver, il fut un temps, pas si lointain, où c'était une rareté en France.

\* Alessandro Manzoni, *Les Fiancés*, Gallimard, 1995. Une suggestion d'Anne Demonet.

### **BIÉLORUSSIE · Vers la sortie de Batka Loukachenko?**

S'il faut concéder au président biélorusse Loukachenko un seul mérite, c'est d'avoir empêché, dès son arrivée au pouvoir en 1994, le pillage de son pays par une classe d'affairistes sans scrupules et de capitalistes voyous. Ceux que l'on connaît sous le nom d'oligarques en Russie, en Ukraine et dans toutes les républiques issues du démemberment de l'Union soviétique, n'ont pas leur équivalent en Biélorussie, ou presque. Il existe bien, dans l'entourage du président perpétuel et sous son contrôle direct, un cercle d'hommes d'affaires et quelques proches qui ont fait leur pelote et l'ont mise à l'abri sur une île de la Méditerranée ou des Caraïbes. Par dérision, ils sont appelés *minigarques*. Ils ont fait fortune en revendant en Afrique le stock d'armes et les avions de chasse hérités de l'URSS ou en créant une juteuse société de loterie et de paris, mais Loukachenko leur a interdit de toucher au puissant patrimoine industriel laissé par le régime soviétique. Les usines, et notamment celles de l'industrie des machines, sont restées en mains de l'État, tout comme la plus grande partie de l'appareil productif.

Cette situation explique pourquoi, jusqu'aux récents événements, Loukachenko a pu compter sur le soutien de la classe moyenne et surtout de la classe ouvrière, restée nombreuse. Les statistiques le confirment: la Biélorussie,

pourtant pauvre en ressources naturelles, a connu sous Loukachenko une ère de relative prospérité (taux de croissance du PIB dépassant même 10% en 2006 et 2008). Surtout, elle est demeurée un pays très égalitaire, qui ne connaît pas comme ses voisins russe et ukrainien une forte polarisation de la société entre riches et pauvres. Selon le programme des Nations Unies pour le développement, le coefficient de *Gini* (indicateur d'inégalités) y est un des plus bas d'Europe. La Biélorussie ne connaît quasiment pas de chômage (0,5% en 2015 selon la Banque mondiale) et taxe au contraire ceux qui ne veulent pas travailler. Le système de santé étatisé est accessible à tous. Autre indicateur important en ces temps de pandémie: la Biélorussie s'inscrit au 6e rang mondial pour le nombre de lits d'hôpitaux avec 11 lits pour 1000 habitants, contre 8 en Allemagne, 5 en Suisse et 2,8 aux USA.

En août dernier, malgré ses bonnes notes, Loukachenko, aussi appelé *batka* (terme qui peut se traduire par *petit père* ou en langage mafieux par *parrain*) a été sifflé par une foule d'ouvriers, qui l'ont prié de partir. Est-ce la soif de libertés, dont les Biélorusses ont été toujours privés, le goût de l'Occident et de ses mirages ou encore la grisaille d'une existence stable, qui ont pris le dessus? En montrant la porte à Loukachenko, les Biélorusses risquent bien d'ouvrir celle du chaos.

\* J.-M. Bovy / 18.12.2020

### LISEZ-MOI ÇA! • «Pétersbourg» d'Andreï Biély

Ce qu'il apporte. *Pétersbourg* dynamite tous les codes narratifs et réinvente un nouveau langage. De cet art neuf et moderniste naîtra le plus beau des textes, à la fois fou et dionysiaque. A ses débuts, proche des idées révolutionnaires, Biély s'en distancierait; anticipant et prophétisant déjà la barbarie à venir. L'action

du livre se déroule lors de la Révolution d'octobre 1905 et raconte, d'une manière *tragi-burlesque*, l'attentat-*parricide* raté perpétré par Nikolaï contre son propre père, Apollon.

Dans cette œuvre, Biély ébauche une théorie des formes, des couleurs et des sonorités. Ainsi, il compose sa propre musique et met en place un système d'opposition, dualiste, entre hommes et sentiments. Le carré, monde de l'administration, de la froideur, du père et de l'État (pouvoir) s'oppose au rond, lequel renferme l'idéalisme, la jeunesse, les émotions et la *révolution-évolution*; île d'utopie. On pourrait y projeter Vassily Kandinsky et penser que *Point et ligne sur plan* en est à ces balbutiements; avec la perspective Nevsky comme seul horizon rectiligne d'une bourgeoisie nouvellement installée et noyée dans une masse d'ombres fantomatiques.

**Ce qu'il en reste.** Un constat sans concession. La Russie est condamnée à être déchirée en deux, à tout jamais. Les personnages de Biély sont des *âmes mortes*, proches d'un Gogol, mais aussi très influencés par Dostoïevsky. Ils ne croient pas à l'âme, car l'homme n'est fait que de sang, de chair et de peau. Et pourtant, certains d'entre eux lisent l'Apocalypse et y voient des symboles.

La version française de *Pétersbourg* a été traduite par Georges Nivat et Jacques Cateau. Le texte, grâce à l'entremise de Dominique de Roux, a été transmis à Vladimir Dimitrijevic, qui le publiera aux Éditions de *L'Age d'Homme*.

**A qui l'administrer?** Biély est tout aussi important qu'un Joyce et son œuvre est à lire ou à redécouvrir. Elle unit le moderniste au conservateur. C'est un des plus grands écrivains du tournant du XXe siècle.

\* Andreï Biély, *Pétersbourg*, Éditions des Syrtes, 2018. Une suggestion de Patrick Gilliéron Lopreno.

## **MARQUE-PAGES · La semaine du 13 au 19 décembre 2020**

### **LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

**Wikibalancetout.** Nous n'avons pas encore pu tout vérifier, mais il semble bien que Wikileaks vient de publier tous ses fichiers en ligne. Tout, depuis les e-mails d'Hillary Clinton, la fusillade de Las Vegas effectuée par un tireur d'élite du FBI, la lettre de Steve Jobs sur le VIH, «Pedo» Podesta, l'Afghanistan, la Syrie, l'Iran, Bilderberg, des agents de la CIA arrêtés pour viol, la pandémie de l'OMS, l'affaire Dutroux... La base de données est téléchargeable ici: <https://go.antipresse.net/wikileaks>.

**Que reste-t-il de la science?** Entretien passionnant avec Luc Montagnier sur *France-Soir*. Le prix Nobel de médecine y argumente sa conviction que le virus SARS-Cov-2 est en partie artificiel. Montagnier y revient sur l'hypothèse d'une association entre une virus en soi inoffensif et une bactérie. Une piste évoquée dès avril par le Dr Spinoza dans *l'Antipresse*. Le grand chercheur souligne aussi le discrédit dont est frappée la science depuis le début de cette affaire.

**Vaccin grippé.** Sur *France-Soir* toujours, une tribune fouillée qui fait réfléchir: «La vaccination antigrippale depuis le 13 octobre 2020 est-elle responsable de la surmortalité observée en France entre le 15 et le 30 novembre 2020 et dans le reste de l'Europe?» Des études rigoureuses y sont citées, amenant notamment au «constat que les pays avec le plus fort taux de vaccination antigrippale sont ceux qui ont enregistré les plus fortes mortalités à cause du Covid-19 au printemps dernier».

**Jet set.** Il y a ceux qui arrivent par la mer, façon «radeau de la Méduse»... et ceux qui louent un jet. Ainsi les neuf Kurdes arrivés en France sur un vol privé à 30'000 € – comme immigrés clandes-

tins bien entendu. «Après quelques jours d'investigations, les enquêteurs de la PAF ont retrouvé des documents d'identité déchirés en morceaux dans la carlingue de l'avion. Selon nos informations, les clandestins se revendiquent kurdes et ont demandé l'asile politique à leur arrivée.» (Le Point)

**Cuisine chinoise.** La NZZ et une ONG ont révélé un étrange traité signé entre la Suisse et la Chine, traité plus qu'accueillant pour les barbouzes de Pékin: «chez nous, c'est chez vous». «En fait, l'accord était tellement secret que "même le Parlement suisse et la commission des affaires étrangères n'en connaissaient pas l'existence". Un groupe de campagne pour les droits de l'homme axé sur l'Asie et appelé "Safeguard Defenders" a été le premier à traduire le document original, qui a révélé un "engagement extraordinaire en faveur du secret"... Alors que les experts chinois devaient être invités par la Suisse pour leurs "missions" de deux semaines, la Chine pouvait ensuite envoyer tous les agents qu'elle voulait sans autorisation. Ces agents étaient autorisés à entrer dans le pays "sans statut officiel" tandis que les Suisses préservaient la confidentialité de leur identité. Les rapports que les agents devaient ensuite produire pour le gouvernement suisse étaient également confidentiels.»

Le Conseil fédéral nie: il s'agirait d'une «mésinterprétation». Comme dans l'affaire Crypto, évidemment, les bons Helvètes ne savent rien sur rien. C'est le meilleur moyen de garder l'œil sur tout.

**Enfance bâillonnée.** «Monde à l'envers» propose des extraits de témoignages réels d'enfants qui souffrent à cause des mesures sanitaires. Ce bref documentaire est destiné à ouvrir les yeux de tous sur la réalité de la torture infligée aux petits par des adultes devenus fous.

## Pain de méninges

### LES HOMMES-MOUCHES ET LES HOMMES-ABEILLES

Les gens se scandalisent parce qu'ils voient beaucoup de mauvaises choses autour d'eux, mais je leur ai dit:

«Si tu demandes à la mouche: “Y a-t-il des fleurs par ici?”, elle te répondra: “Je n'en sais rien, mais là-bas, il y a beaucoup de boîtes de conserves, de détritiques et de saleté”, et elle t'énumérera toutes les saletés qu'elle a visitées.

Mais si tu demandes à une abeille: “Aurais-tu vu des saletés dans les environs?”, elle te dira: “Des saletés? Non, rien de tel; ici, il n'y a que des fleurs odorantes”, et puis elle te racontera toutes les fleurs qui sont dans les jardins et les champs et ailleurs.

Tu vois, la mouche ne connaît que les saletés, tandis que l'abeille sait où fleurit le lys, et où se trouve la jacinthe...

Certains gens ressemblent à des abeilles, d'autres à des mouches.

Ceux qui ressemblent à des mouches ne regardent que ce qu'il y a de mauvais dans une situation et en sont obsédés. Ils ne voient jamais rien de bon.

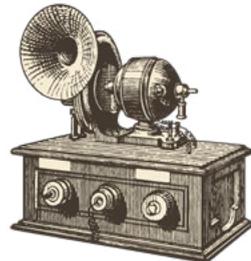
Ceux qui ressemblent à l'abeille ne voient que ce qui est bon.

L'homme corrompu pense corruption, comprend tout par la gauche, voit tout à l'envers.

Celui qui pense le bien, quoi qu'il puisse voir ou entendre, il en tirera une bonne pensée.»

— Staretz Païssios l'Athonite, *Gardez votre âme.*

L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE  
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,  
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.  
DÉJÀ 264 SEMAINES.  
PLUTÔT RASSURANT, NON?



# PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



## **Homo Coronavirus. Lavey-les-Bains, 17.9.2020.**

Il lisait ce journal comme s'il inspectait le fond d'un puits, le masque abaissé en bavette sous le menton. C'était le seul client de la cafeteria. Quelque part derrière lui, une colonne d'affichage égrenait des messages animés sans importance que personne ne lisait. Partout autour, la vie se poursuivait comme si de rien n'était, les piscines étaient pleines, les parkings encombrés. Et pourtant, le monde entier était à l'arrêt. Cette silhouette seule ne mentait pas.